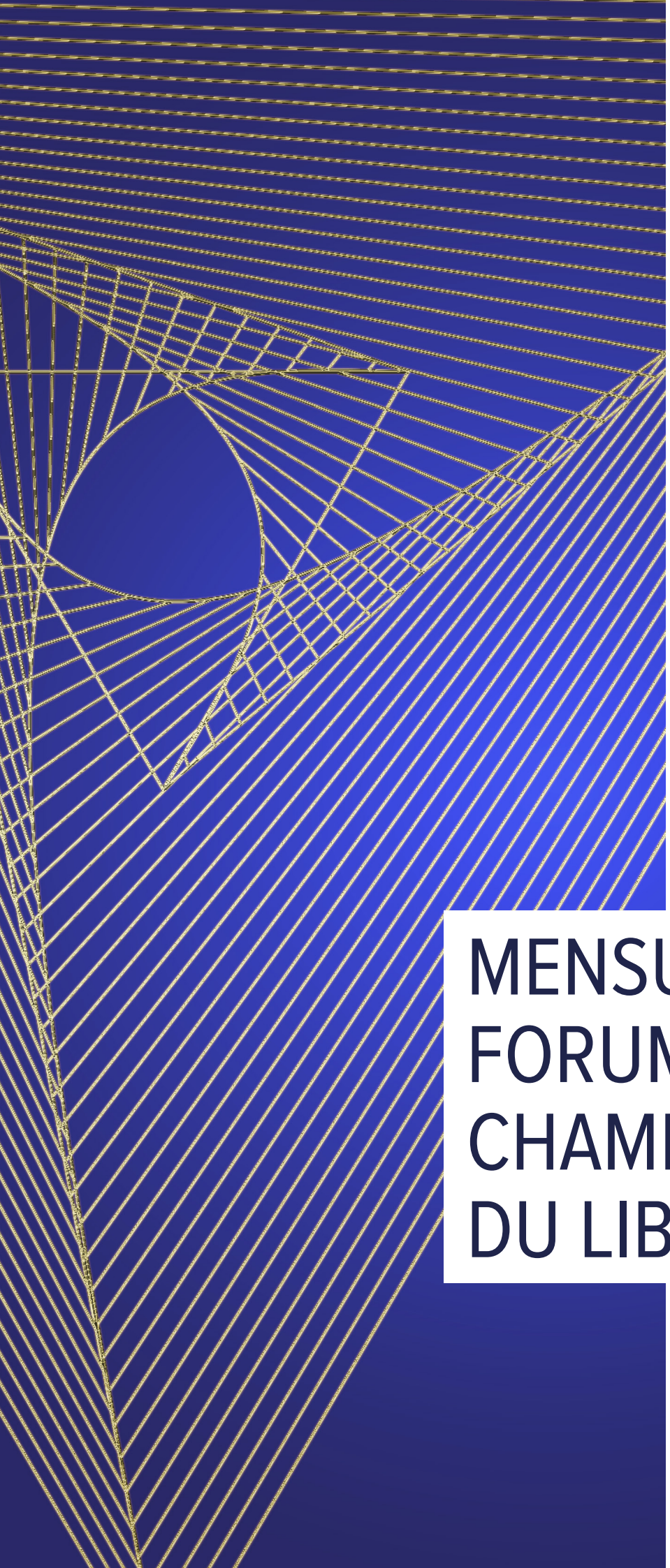

Forum du Champ Lacanien
du Liban

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

JUIN 2020
18

ÉDITORIAL

Je me demande si en écrivant, la personne ne répète pas la même chose. Bien sûr les idées sont différentes, le style des fois, le contexte, la nature de l'écrit peuvent tous être différents, mais le sujet est le même. Jusqu'à ce qu'il devienne possible de deviner celui qui a la plume, depuis ses écrits. Cette présence de celui qui écrit dans ce qu'il écrit flaire la répétition symptomatique. Ceci est particulièrement vrai si l'on pense à ce que Lacan a fait du style de Joyce et de son écriture un sinthome qui noue le sujet et lui donne un nom à travers la renommée de l'écrit. Il est aussi vrai quand il s'agit du docteur Lacan lui-même. Ses tournures maniéristes et baroques sont discernables à tout bon lecteur et il nous gracie par certains endroits, de quelques clartés çà et là. Bien sûr en nous mettant en garde de ce que si vous avons compris, nous avons alors tort !

Le style donc, ça fait une lettre. C'est en lui que se logent les productions jusqu'à faire symptôme. Et l'on peut se demander si ce symptôme stylisé, sur mesure, ne perde de son éclat agalmatique pour le sujet et l'Autre à qui il s'adresse ou s'il conserve, au-delà de la monotonie de la répétition stylistique, une cause de désir Autre. Est-il que, quand le style commence à se sentir répétition, quelque chose commence à bouger au niveau du symptôme ? Ou est-elle la monotonie du savoir sur le sexe qui fait répétition ? Figure oxymorique que j'écris là, sachant que c'est le savoir sur le sexe qui ne tarit pas la répétition stylée du symptôme. Et pour l'Autre…

Mariette Aklé
Éditorialiste

RUBRIQUE DES ACTIVITÉS

Dans nos activités, les membres du Forum et des collègues de l'École et de la Zone se retrouvent le lundi premier juin autour de Sara Rodowicz-Ślusarczyk, de Pascale Kolakez et de Sahar Yacoub, pour discuter de *De l'usage des corps et du « tous prolétaires » de Lacan,* du *Non rapport sexuel de la foule,* et du *collectif, le transfert, l'Autre,* respectivement.
En date du 15 juin, Patrick Barillot nous parle de *La violence faite aux femmes*, Zehra Eryoruk des *Urgences subjectives,* Jocelyne Lakis de *La pulsion, l'invocation, la foule* et Rowena Ghosh de *La politique du symptôme en analyse*.
Une dernière soirée intercartels réservée aux membres pense la pulsion scopique et la pulsion invocante et finit en date du 29 juin le programme épistémique du FCLL de 2020. Les longs débats et soirées sur *Zoom* ont fait le tour des pays et nous ont permis de retrouver des collègues de partout. L'année de tumultes de tout genre avait la politique et la psychanalyse au rendez-vous, au-delà des géographies déconnectées et des paroles troubles. Nous avons pu tisser des liens intra et inter forums via le virtuel et avons lancé le travail pour un après-coup espéré plus indulgent. Restons donc dans l'attente de ce que nous cache 2021 à tous les niveaux, et surtout sur le plan épistémique du FCLL !

AGENDA JUILLET

La *culture en débat* qui continue les jeudis de juillet sur le thème de la liberté propose de penser et de débattre la nature, le destin, le libre arbitre, l'obéissance et la psychanalyse... Un débat en fin du mois permettra d'échanger sur la liberté individuelle et la liberté collective. *Liberté ! « Bien au-dessus du silence j'écris ton nom ».*
Une Assemblée Générale en date du 25 juillet durant laquelle le nouveau statut du FCLL sera voté.

URGENCES SUBJECTIVES

ZEHRA ERYORUK

Je remercie Léla Chikhani et les collègues du Forum du Champ Lacanien du Liban pour leur invitation[1].
Comme vous le savez l'expression « urgences subjectives » est de Jacques Lacan[2] et provient de son texte *Du sujet enfin en question* paru dans les *Écrits*. L'urgence subjective est une expression qui est le point de départ de la formation de l'analyste, l'expression est formulée en 1966 entre *L'acte de fondation de l'école* et *La proposition de 1967*. Outre le fait qu'elle indique et implique la formation de l'analyste, elle vaut aussi pour tout sujet entrant en analyse puisque toute analyse est didactique par ailleurs.

Y-a-t-il une spécificité de la réponse du discours analytique face à l'urgence ? Est-elle différente des autres pratiques, la psychothérapie par exemple ? Qu'est-ce qui l'en différencie ?
Certes il y a plusieurs urgences et chacune peut nécessiter une réponse particulière. Dans l'enseignement de Lacan, nous pouvons en repérer deux : l'urgence subjective et ce qu'il appelle les « cas d'urgences ».
Quand on suit le trajet de Lacan, nous retrouvons l'urgence dans plusieurs textes majeurs : *Fonction et champ de la parole et du langage* (1953), *La direction de la cure* (1958), *L'acte de fondation* (1964), *Du sujet enfin en question* (1966), *Le savoir du psychanalyste* (1971), *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI* (1976)[3].
Tous convergent autour de la formation du psychanalyste et de la spécificité de la réponse analytique. L'urgence comme dit Lacan dans *Le savoir du psychanalyste,* est dès le commencement, dès l'invention de la psychanalyse.

L'urgence du discours analytique

Dans ce séminaire, Lacan dit : « Il faut quand même partir de là pour voir que le discours de l'analyste n'est pas apparu par hasard ! Il fallait qu'on soit au dernier état d'extrême urgence pour que ça sorte[4]. »
Cette urgence, Lacan va en parler tout au long de son enseignement, c'est ce qui d'ailleurs justifie sa position dans l'IPA mais aussi, c'est ce qui justifie la création de son école, de la passe et sa précision du champ de la psychanalyse en intention et en extention. Je ne vais pas entrer dans ces sujets aujourd'hui, je les mentionne pour indiquer l'urgence que l'on pourrait lire non pas comme une précipitation mais comme une vigilance, comme un sérieux de la psychanalyse.
L'urgence donc n'est pas précipitation et c'est sans doute cela qui s'est produit quant à la réponse des analystes dans leur offre d'écoute du tout venant en période de pandémie.

Colette Soler nous a régulièrement rappelé lors de ses dernières interventions dans différents forums, que l'offre d'écoute des analystes n'a pas trouvé de demandeur

1 Intervention en date du lundi 15 juin, dans le cadre des visioconférences *Zoom* organisées par le FCLL.

2 Lacan, *Du sujet enfin en question*, Les Écrits, 1966, p. 229 à 236.

3 Qui complète la *Proposition du 9 Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école.*

4 Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, 1971, p. 165.

attendu. J'en ai fait l'expérience à Bruxelles également où avec quelques collègues psys nous avons aussi proposé une offre d'écoute, et à part quelques égarés nous n'avons pas eu de demandes conséquentes… Cela me conduit à réfléchir sur l'urgence et nous avons une année de travail tant en Belgique qu'en Turquie et j'espère aussi dans la zone plurilingue.

Je reviens à Lacan. Pour lui, l'urgence est au niveau de l'analyse. Et non pas au niveau de la réponse des psychanalystes. Premier point important je pense. L'urgence au niveau de l'analyse indique qu'elle est au niveau du sujet en analyse et du discours qui la supporte. Toute la démarche de Lacan tant dans son enseignement que dans la création de son école, va dans le sens d'une urgence propre à la psychanalyse.

Il est certain que pour Lacan l'urgence est aussi au niveau de la formation de l'analyste. Urgence ne veut pas dire « précipitation » comme on vient de le dire. Il y a urgence qu'il y ait des analyses, d'abord. Il est certain aussi ici comme ailleurs, il y a avant tout des urgences subjectives, singulières et qui ne peuvent être généralisées. C'est ce que nous indiquait déjà Lacan en 1966, avec son texte *Du sujet enfin en question,* pour nous dire que la psychanalyse répond à l'urgence qui affole ou qui angoisse, donc à l'urgence du sujet qui est poussé à faire une demande d'analyse. Il pointait déjà là la particularité de la réponse de la psychanalyse qui se distingue de la psychothérapie. Une réponse donc qui nécessite qu'il y ait « du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives … », comme il dit. Une réponse donc qui convoque le désir de l'analyste que Lacan va mettre au cœur de la formation de l'analyste. Cette réponse de l'analyste est une mise en « action » de l'objet cause du désir dans le dispositif de la cure. C'est une réponse au transfert qui pose l'inconscient en tant que sujet supposé savoir.

L'urgence subjective peut être donc un moment d'angoisse, de traumatisme, de dépression, bref tout ce qui va produire une plainte ou une demande pour un sujet. C'est ce qui va pousser un patient à franchir le seuil de la demande et ainsi l'adresser à un psy (psychanalyste, psychologue, psychothérapeute, etc). Il y a, comme vous le savez, une variété d'offres d'écoute sur le marché psy qui usent tout comme la psychanalyse de la parole. La question est celle de savoir ce qui fait la spécificité de la psychanalyse. En d'autres termes, quelles sont les conditions de la réponse analytique face à l'urgence ?

Très tôt dans son enseignement, Lacan va préciser ces conditions. Un texte majeur à ce propos est *La direction de la cure et les principes de son pouvoir.* Il s'agit d'un texte de 1958 dans lequel Lacan nous invite à poser les conditions de l'analyse dans un ordre précis. Sans cet ordre, on ne peut pas prétendre qu'il y a une analyse. Une autre condition se trouve dans son texte de 1966, *Du sujet en question*, que j'ai déjà cité, quand il dit « qu'il y aura du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives. » Remarquons qu'il n'y a aucune généralisation dans la bouche de Lacan.
Nous pouvons déjà dire qu'il y a une spécificité à la réponse analytique aux cas

d'urgences, celle-ci concerne la présence de l'analyste, présence tant discutée ces derniers temps à la suite des analyses poursuivies par téléphone.
Donc le « il y a du psychanalyste » pourra être pour nous une boussole qui porte le discours analytique, donc une présence qui est support du discours analytique au-delà du corps physique ou de l'image du corps de l'analyste et de l'analysant. Donc ceci pour ce que Lacan dit de la présence du psychanalyste, l'expression « il y aura du psychanalyste » indique bien une position logique, une fonction plutôt qu'une présence physique des corps. Et enfin, l'autre condition c'est celle qui permet une *rectification subjective* nécessaire pour qu'il y ait une entrée en analyse. Nous sommes donc ici au niveau des entretiens préliminaires durant lesquels s'ordonne depuis Freud « la rectification des rapports du sujet avec le réel, le développement du transfert puis l'interprétation. » Ce sont là, dit Lacan, les découvertes fondamentales de Freud.

Nous pouvons déjà souligner ici qu'aux urgences subjectives, la spécificité de la réponse analytique est d'abord une réponse qui permet une rectification subjective. C'est un premier point essentiel. Premiers temps, disons, de ce qui précède à l'analyse, mais nécessaire pour sa mise en route.

Rectification subjective

L'entrée en analyse nécessite donc une rectification de la position du sujet. Cette rectification est souvent traduite dans la littérature analytique par l'indication de Freud à Dora quant à la part qu'elle prend au désordre dont elle se plaint. Soit sa responsabilité. Il pourrait être compris ici que c'est l'interprétation de l'analyste qui produit la rectification subjective ou qu'il suffit de signifier au candidat analysant sa part de responsabilité. Or c'est plus subtil que cela. Et quoiqu'on mette la rectification subjective au commencement de l'analyse, la manœuvre ou le maniement qu'elle exige mérite que l'on s'y arrête un peu. La rectification subjective est au commencement de l'analyse mais elle n'est pas aux commencement des entretiens préliminaires. Ceux-ci sont nécessaires pour instaurer les conditions de l'analyse. Nous pourrions même expliquer ce moment de pré-analyse comme un instant de voir par lequel s'enclenche l'analyse. Car ce dont il s'agit est bien de l'ordre du temps logique. D'ailleurs, nous pouvons déjà percevoir cet ordre logique dans *La direction de la cure*. Lacan nous indique une séquence en trois temps : rectification des rapports du sujet avec le réel, mise en place de l'espace transférentiel, puis l'interprétation.
Nous pouvons déjà dire ici que la rectification subjective implique ces trois temps des entretiens préliminaires. La question qui se pose est celle de savoir si elle est acquise une fois pour toute ou si elle nécessite une « vigilance » de la part de l'analyste ? Lacan nous montre déjà dans *La direction de la cure* que la rectification subjective ne suffit bien évidemment pas et qu'il y a lieu de penser l'acte analytique autrement que dans la formulation d'interprétation, ces interpétations qui ne font que renforcer les acting-out du sujet comme c'est le cas du patient d'Ernst Kris que Lacan reprend dans son texte mais aussi ailleurs.

Je reviens à la rectification subjective amorce de l'analyse. Colette Soler, dans son

cours de 2004-2005 « Le symptôme et l'analyste », nous indique que ce n'est pas si évident cette rectification subjective. Il est nécessaire que le désir de l'analyste soit en fonction, dit-elle[5]. En fonction du fait de la demande mais aussi en fonction dans la cure afin de poser le transfert pour que l'association libre puisse s'y déployer. Je rappelle que l'association libre est la règle fondamentale dans notre champ et elle constitue même son éthique. Cette règle, nous la posons dès les entretiens préliminaires et nous la maintenons jusqu'à la fin de l'analyse. Elle consiste à dire ses pensées librement. Même si on n'est jamais vraiment libre, il convient de les laisser venir afin de donner accès aux formations de l'inconscient. Ainsi est régis le discours analytique. Il s'agit donc d'inviter le patient, dès les entretiens préliminaires, à dire sa plainte et sa souffrance librement, tel que cela lui vient, tel qu'il le vit, le sent, le subit... tel qu'il s'en plaint à tel point qu'il y voit un symptôme. Tel qu'il « s'autodiagnostique » dit Colette Soler dans son cours « L'inconscient qu'est-ce que c'est ?[6] ». Elle nous indique par là l'importance de la subjectivation du symptôme par le patient en début d'analyse. C'est-à-dire la façon dont le sujet évalue ou interprète ce qui lui arrive, tant ce qui fait l'objet de sa plainte que ce qui cause sa souffrance. Laisser libre cours aux candidats analysants pour que de leurs plaintes se déposent les coordonnées de leurs symptômes, c'est cela la subjectivation du symptôme par le sujet.

Dans l'urgence subjective qui est la sienne, le sujet peut enfin adresser à un Autre sa plainte ou sa demande ou ce qui cause sa souffrance ou son désordre. Il interprète et donne un sens à son symptôme, ce qui revient à dire qu'il s'autodiagnostique. C'est ce qui va être adressé au grand Autre du transfert ; notons cependant que ce n'est pas encore ça qui constitue la mise en acte du transfert. La mise en acte du transfert, qui est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, est posée par l'analyste, soit par l'acte de l'analyste. En d'autres mots, par son interprétation. La mise en place du transfert fait partie des entretiens préliminaires. C'est le deuxième temps de l'ordonnancement indiqué par Lacan dans *La direction de la cure*. C'est ici entre autres qu'interviendra le désir de l'analyste. C'est la « fonction nécessaire dans la cure analytique ». C'est « la part qui revient à l'analyste, le désir qu'il faut pour soutenir la fonction[7] », dit Colette Soler. Et que ce désir, cette fonction n'entrent en action dans la cure qu'à partir et à la condition de la demande du patient.

Le désir de l'analyste a une « fonction causale[8] » dit Colette Soler. Il ne suffit pas de vouloir ou de désirer, il faut encore causer. Causer « le désir du sujet comme désir de l'Autre (grand Autre) soit se faire cause de ce désir ». Ainsi est posée la « dialectique du transfert[9] » qui va permettre à la parole analysante de s'y déployer librement tout au long de la cure.

Reste le troisième temps de l'ordonnancement de Lacan : l'interprétation. Notons d'abord que l'interprétation vient après la mise en place du transfert.

Il y a une remarque à faire ici, c'est que cette interprétation a un double effet : la

5 Soler, 2004-2005, p. 57.

6 Colette Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?* Collège de Clinique Psychanalytique, 2007-2008, p. 27.

7 *Ibid.*, p. 57.

8 *Ibid.*

9 Lacan, *La direction de la cure*, 1958.

première c'est qu'elle donne le point de départ à l'analyse à partir de la rectification subjective et la seconde c'est qu'elle met en fonction l'objet cause. Nous y percevons le nouage qui s'opère non pas autour du sens du symptôme ou de la plainte mais autour de la question du savoir. Du savoir d'abord par rapport justement à la position du sujet quant au désordre dont il se plaint.

Un bougé donc est nécessaire dès le début de l'analyse au niveau de la position ou plus exactement de la fonction de l'analyste. Un bougé du côté de l'analyste nécessaire pour qu'il y ait aussi un bougé du côté analysant. Colette Soler en parle en ces termes : il y a « un passage de la fonction causale de l'Autre à la fonction causale de l'objet[10]. » C'est la « condition du discours analytique qui va instaurer l'analyste en tant qu'objet qui cause tous les effets analytiques[11]. » On peut retrouver ici la responsabilité de l'analyste quant à la conduite de la cure.

Donc, il y a une double opération dès le début de la cure qui agit et sur la position de l'analyste et sur la position subjective du candidat analysant. Soulignons la double responsabilité tant du côté de l'analyste que du côté de l'analysant. Du côté de l'analyste, le transfert permet de passer de la position de grand Autre qui cause le désir du sujet à la fonction d'objet cause. Et du côté de l'analysant, l'interrogation ne porte pas sur l'Autre ni les petits autres mais sur le sujet lui-même.

Je cite Lacan : « c'est dans une direction de la cure qui s'ordonne, comme je viens de le démontrer, selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation, que se situe l'horizon où à Freud se sont livrées les découvertes fondamentales… Rien de plus, mais aussi rien de moins. La question est maintenant posée de savoir si ce n'est pas à renverser cet ordre que nous avons perdu cet horizon… ».

10 Colette Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?* Collège de Clinique Psychanalytique, 2007-2008, p. 58.

11 *Ibid.*

ROWENA GHOCH

Le symptôme est au départ de ce qui pousse un sujet à rencontrer un analyste[1]. Il est au commencement et à la fin d'une analyse. D'ailleurs, l'une des formules exprimées lors d'une demande d'analyse est : « j'ai un symptôme ». Le sujet dit « avoir » un symptôme, sans s'y reconnaître là-dedans[2].

Lacan, en travaillant la question de l'identification au symptôme, démontre que « savoir faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse[3]. » Il est donc sûr et certain qu'aboutir à ce symptôme singulier et savoir s'y faire n'est pas une tâche si simple. Il ajoute dans son texte *La chose freudienne*[4] que la majorité des symptômes qu'a le sujet reposent sur des « identifications aliénantes » qui proviennent du grand Autre. D'où la difficulté du sujet à s'y reconnaître. Colette Soler se penche sur ce point dans son livre *Lacan, L'inconscient réinventé* en disant : « L'analyse énumère et met en question ces identifications pro ou contre. Lacan dit même qu'elle les « dénonce » pour marquer [...] leur fonction de prothèse identitaire[5]. »

Le symptôme au singulier se situe donc du côté du réel et de la jouissance. Pour Lacan, cette identification au symptôme vise à « s'y reconnaître ». En d'autres termes, pour « s'y reconnaître dans son symptôme, il faut l'avoir lui-même reconnu, avoir aperçu au-delà des changements thérapeutiques, tout au long de l'élaboration analytique, les modalités spécifiques de jouissances qui ne cessent pas de s'écrire pour le sujet[6]. » C'est la condition pour s'en débrouiller, « savoir y faire » dit Lacan.

S'y reconnaître c'est donc affronter son identité de jouissance. C'est pouvoir répondre à la première question d'entrée « que suis-je ? » qui ne cesse de s'écrire à travers le symptôme. « La fin par identification au symptôme est une fin par l'identité », que Colette Soler appelle identité de séparation[7].

Ainsi le symptôme premier cache la béance du « il n'y a pas » du non-rapport sexuel en dressant l'illusion d'un « il y a ». Il inaugure aussi un fragment particulier de l'inconscient que Lacan nomme en 1975 une lettre, propre à incarner la jouissance. Par conséquent il n'y a que le symptôme pour régler le mode de jouissance spécifique à chaque individu soumis à la loi de la castration[8].
Or l'inconscient par définition est un « savoir sans sujet » ; de même, le symptôme que Lacan situe à la fin dans le réel exclut le sujet. L'analyse même ne parviendra pas à les éliminer. Par conséquent, tout déchiffrer de son inconscient est un impos-

1 Intervention faite en date du 15 juin sur *Zoom,* dans le cadre des séries de visioconférences organisées par le FCLL.

2 Thamer, 2018b.

3 Lacan, 1976, inédit.

4 Lacan, 1966, p. 417.

5 Soler, 2009, p. 118-119.

6 Soler, 2008.

7 *Ibid.*

8 Soler, 2008.

sible. Le sujet parviendra à s'y identifier sans pouvoir l'identifier[9].
Ce sont effectivement ces effets thérapeutiques obtenus par l'analyse qui serviront à cerner, à délimiter les bords de ce qu'elle ne touchera pas[10].

Dès lors, la question qui se pose alors est la suivante : que peut traiter une analyse si l'inconscient et le symptôme sont intraitables ? Elle ouvrira au sujet la possibilité de changer sa position face à son inconscient et à son symptôme. En créant une coupure, une analyse permet au sujet d'apercevoir qu'il y a du réel dans tout ce dont il est pris. « Seul l'aperçu du réel dans l'inconscient et dans ce qui reste de symptôme rend possible le détachement du sujet de l'amour qu'il dévouait au déchiffrage[11]. »
Le sujet arrête de donner sens à ce qui de son inconscient reste hors-sens.

Lacan utilise l'expression « le tout à coup, l'instant, le soudain[12] » pour mieux appréhender cet instant de coupure. Il s'agit de saisir la partie la plus infime du temps, où l'on fixe, où l'on place ce qui serait aussi « le plus fuyant dans l'énonçable[13]. »
D'ailleurs, l'aventure de chaque analyse est celle de l'amour que porte l'analysant pour le savoir. Savoir qu'il tend à saisir, à capter par le déchiffrage car il y suppose un sujet mais surtout, parce qu'il espère que ce savoir obtenu par le déchiffrage opère sur ses symptômes[14].
Une analyse parvenue à son terme change inévitablement le rapport du sujet au savoir qui lui vient de son inconscient, l'arrachant ainsi de sa machine à déchiffrer qui l'a longtemps amené à chérir ses rêves et ses lapsus, assumant ledit symptôme que l'analyse n'a pas pu résoudre. « L'analysé est un sujet instruit sur ce dont il est et restera empêtré, même s'il ne peut pas le nommer[15]. »

Pour aller plus loin, Lacan dit que « la valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme[16]. » Opération de traversée qui creuse son chemin dans la parole analysante et qui signe un déplacement d'un lieu pour un autre. Un heureux exil qui pousse le sujet à entamer un nouveau voyage écrit autrement.

C'est pourquoi la « traversée du fantasme » est indubitable pour terminer une analyse. C'est parce qu'elle vient enrayer l'illusion des symptômes-vérité, ces symptômes qui ont lié le sujet à un grand Autre hypothétique. La chute de cette « fiction » dévoile alors chez le sujet la dimension réelle de son inconscient[17].
Ainsi l'articulation du fantasme et du symptôme se pense avec le réel. C'est sur ce point qu'ils peuvent se nouer, et « le dé-nouage qu'est un moment de passe ré-écrit

9 Thamer, 2018b.

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*

12 Lacan, 2011, p. 135.

13 *Ibid.*

14 Thamer, 2018a.

15 Thamer, 2018b.

16 Lacan, 2001, p. 366.

17 Thamer, 2017.

dans le même temps le nouage, un peu différemment[18]. »

La fin d'une analyse touche à la jouissance prise au fantasme. C'est lorsque le fantasme perd toute sa signification qu'il touche au réel[19]. Il n'y a qu'un seul sens écrit par l'analyse, c'est celui du fantasme. Elle l'écrit parce qu'il insiste. Il est « quelque chose qui résiste, qui n'est pas perméable à tout sens[20] », dit Lacan dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant.*

Enfin qu'apprend-on d'une analyse ?

Qu'une psychanalyse ne peut pas tout. Elle ne peut pas nous débarrasser de tous nos symptômes, elle ne peut même pas nous révéler le fin mot d'un savoir tant attendu. Elle ne peut pas tout, mais elle peut nous amener à un changement de position face à l'inconscient au savoir et au symptôme. « Elle nous permet d'en tirer un bout de savoir, un bout de savoir sur nous-mêmes, sur le sens de notre fantasme, ainsi qu'un certain savoir sur la psychanalyse, sur sa méthode, sur sa visée [21]. »

Je dirai personnellement que penser la fin d'une analyse c'est se placer au commencement des choses mais c'est aussi le commencement de la fin. C'est un acte qui nous ouvre à un évènement de choses nouvelles lorsque le fantasme ouvre sur un autre aperçu des positions de l'inconscient et du symptôme, ce qui mène le sujet à changer de position face à son symptôme. On ne le subit plus mais on réussit à vivre avec.
Notre maison intérieure se trouve donc dévastée par la séparation causée par l'exil, cet heureux exil qui nous arrache à ce domicile pour un autre lieu qui advient. De ce point pivot, de nouvelles actions apparaissent et créent le monde autrement. Elles le transforment en nous transformant nous-mêmes.
Rester en mouvement jour après jour, ça ne veut plus dire combler notre désir… mais plutôt accepter qu'il s'accroît et qu'il restera toujours un reste. Vivre c'est enfin continuer à désirer malgré tout. C'est continuer à marcher même si nous avons atteint le sommet de la montagne.

Références

1. Bendrihen, N. (2019). « Que reste-t-il ? ». *Champ lacanien, 23*(2), 103-108.
2. Lacan, J. (1955). « La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse », dans Écrits. Paris : Seuil, 1966.
3. Lacan, J. (1973). « L'étourdit ». *Scilicet,* 4. Paris : Seuil.
4. Lacan, J. (1976). Le séminaire, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séance du 16 novembre 1976, inédit.
5. Lacan, J. (2001). « Allocution sur les psychoses de l'enfant ». *Autres Écrits.* Paris : Seuil.
6. Lacan, J. (2006). *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du*

18 Bendrihen, 2019.

19 Lacan, 1973, p. 44.

20 Lacan, 2006, p. 28.

21 Thamer, 2017.

semblant. Paris : Seuil.
7. Lacan, J. (2011). Le séminaire Livre XIX, « ...ou pire ». Paris : Seuil.
8. Soler, C. (2008). *L'identité de fin.* EPFCL-France, Champ lacanien, n° 6, 77 à 86.
9. Thamer, E. (2017). *« Ce n'est pas ça ! ». Quelques considérations sur savoir et fin d'analyse*. EPFCL-France, Champ lacanien, n° 20, 101 à 108.
10. Thamer, E. (2018a). *Une psychanalyse ne peut pas tout.* Wunsch n° 17 8/50.
11. Thamer, E. (2018b). *Peut-on se désabonner à son inconscient ?* Journées nationales – EPFCL, France. Paris, le 25 novembre 2018.